

## UN DUEL ARABE

I

Le caractère arabe, doux et malléable, a cependant un fond d'énergie et de fermeté qui, lorsqu'il s'élève, peut braver la douleur physique la plus atroce, les traitements les plus rudes ; une obstination qui sait tout endurer avec le stoïcisme le plus impassible. L'homme de ces contrées pétri pour ainsi dire de sable et de soleil, mais énervé et affaibli par l'action constante de ce soleil même, se plie facilement à toutes les formes, reçoit avec avidité toutes les impressions.

Insoucieux de son existence, ayant peu de besoins à satisfaire, il se laisse entraîner dans le courant d'une vie paresseuse et vagabonde, sans se mettre en peine de l'avenir ; ses désirs sont satisfaits pourvu que la source d'eau où il va puiser ne tarisse point. Réveillez cependant le lion assoupi dans son antre, jetez en pâture à cette organisation toute de feu, un désir, une passion à satisfaire, et vous verrez l'homme se lever avec tous ses instincts sauvages, vous étonner de sa hardiesse, vous faire frémir d'une énergie qui dégne souvent en féroce.

Le duel légué à notre âge par des temps de barbarie où tout se vidait à la pointe de l'épée, bien que rare parmi les populations africaines, ne leur est pas toutefois inconnu.

Les dépouilles d'une caravane ou celle de l'ennemi à partager après la victoire, la découverte d'une source d'eau que deux tribus différentes se disputent, amènent ces sortes de combats parmi les chefs surtout. Mais une passion qui, dans ces climats brûlants, doit être aussi brûlante que le soleil même, l'amour en est la cause principale.

Les jeunes hommes de Ben Ouassal qui, depuis quinze jours, avaient quitté l'oasis où se dressaient leurs tentes, revenaient harassés de fatigue, et la plupart blessés, d'une expédition pas assez heureuse pour leur faire oublier leur marche pénible à ravers le désert.

Le disque du soleil, dépouillé de tous ses rayons, flottait au milieu d'une atmosphère lourde et étouffante, et baissait graduellement à l'horizon, qu'il emportait de teintes vives et tranchées. Aucun souffle de vent ne rafraîchissait le front des hommes, nul bruit, nul chant de guerre ne se faisait entendre parmi eux. Seule, la cavale arabe, conservant encore une partie de ses forces au milieu de cet accablement général, hennissait parfois d'aïse et de plaisir, sachant d'instinct qu'elle se rapprochait du but de son voyage. L'œil en feu, la crinière flottante, elle relevait parfois sa tête gracieuse et finement coupée, et semblait fixer son regard sur un objet vague et indécis dont la forme, à peine saisissable, se dessinait pourtant dans le lointain.

L'obscurité commençait à planer du côté où était située l'oasis, tandis que la zone opposée, où le soleil avait déjà plongé, offrait mille teintes capricieuses de rose, de bleu, d'opale, coupées en sens divers par de larges bandes couleur de feu.

A cet instant, une légère brise, caressant de front la troupe abattue, commença à chasser devant elle les vapeurs suffocantes de l'atmosphère. Cette brise, bien qu'étant elle-même tout imprégnée de feu, permettait du moins aux poumons de fonctionner plus à l'aise.

Aussi, hommes et chevaux, sentant si vivifiante influence, commencèrent-ils à secouer la torpeur qui les accablait.

— Il allah ! s'écria le plus âgé de la troupe, en avant, cavalier !

Ceux-ci, poussant leur cri de guerre, suivirent leur chef avec ardeur, et, fendant l'espace qui se déroulait devant eux, ils ne tardèrent pas à atteindre le palmier où ils devaient faire leur dernière halte. L'âge régla le tour des hommes qui se baissèrent au pied de l'arbre, d'où sortait un mince filet d'eau.

Haletant de leur longue course, ce fut avec délice qu'ils y portèrent la bouche, mais une fois que la première ardeur de tous fut calmée, que le premier besoin fut

satisfait, que les chevaux furent rafraîchis, assis sous l'ombrage tutélaire ou l'air était plus frais qu'en dehors du cercle tracé par le feuillage du palmier, revenant à la source, ils y puissaient du creux de la main et en savouraient la dernière goutte avec un sentiment de volupté.

Deux jeunes hommes se distinguaient parmi cette troupe, tous deux robustes, tous deux forts et musculeux. A peu près de la même taille, du même âge, le front haut, l'œil vif et pénétrant, plus d'une fois pendant cette halte, ils s'entre-regardèrent avec fierté. Il était facile d'observer qu'une haine mal comprimée se faisait violence au fond de leur âme. Tous deux cherchaient à se fuir, et ils se rapprochaient malgré eux.

Quelque chose de magnétique les attirait l'un vers l'autre, et toutes les fois qu'ils se trouvaient en présence, la mobilité de leurs traits, le jeu des muscles de leur figure trahissaient le sentiment qui les dominait.

Après un frugal repas qui ne dura que peu de minutes, l'heure du repos arriva pour les hommes. Ils s'étendirent pêle-mêle couchés sur le sable, les blessés soignés par leurs compagnons, les chevaux libres de tout lien. De cette dernière halte à la bourgade où se trouvait leur tribu, il y avait encore huit heures de marche, aussi la troupe se proposait-elle de donner peu de temps au sommeil, et de se remettre en route pour éviter de nouveau la chaleur accablante du jour.

Tout, autour de l'arbre, était calme et tranquille. Seul, le vent qui se jouait parfois entre les branches du palmier, exhalait comme une plainte mélancolique et triste, qui avait une indicible harmonie.

Depuis quelques instants, le camp était plongé dans le sommeil, lorsqu'une ombre se leva silencieuse, prête l'oreille pour s'assurer que tout reposait, et se dirigea avec de minutieuses précautions du côté où se trouvaient les chevaux. Il en saisit un par la bride, promena sa main caressante sur la croupe du docile animal, sur sa crinière qui flottait longue et soyeuse, se pencha sur son oreille comme pour lui recommander le silence et, l'entraînant hors de la portée de ses compagnons, il partit avec lui au galop.

L'air commençait à fraîchir ; le ciel, brillant et étoilé, offrait un contraste admirable avec cette teinte de jour toute rouge ou plombée. Venus suivait avec rapidité la route qu'avait parcouru le soleil, et la dernière étoile du Sagitaire se montrait, scintillante et pure, de l'autre côté de l'horizon.

Le jeune homme, à qui cette étoile servait de guide, était nonchalamment bercé par mille joyeuses images ; aussi, pour une nature comme la sienne, tout se trouvait être plein de bonheur pendant cette tranquille soirée. Il se laissait emporter au milieu de l'océan de sable, tantôt silencieux, tantôt se parlant à lui-même, en adressant des mots d'encouragement et de gratitude à l'animal qui le conduisait. Lorsque celui-ci suivait une marche moins rapide, le jeune homme répétait alors quelque refrain d'amour, et sa voix accentuée et sonore modulait avec abandon :

— L'étoile du soir est moins belle que celle qui a su me charmer ; heureux celui qui peut fixer sur ses yeux les yeux de l'objet qu'il aime, et s'enivrer de sa parole chérie !

Le cavalier était déjà à moitié de sa course lorsque la petite troupe, endormie sous le palmier, commença à se réveiller. Il ne fallut pas longtemps à l'œil jaloux du jeune homme qui était resté dans le camp pour s'apercevoir que celui pour qui il sentait tant de haine ne s'y trouvait plus. A l'empreinte laissée par les pieds du cheval sur le sable, il reconnaît qu'il avait été précédé vers l'oasis. Bondissant de rage, il s'élança sur son agile cavale et fendit l'espace comme l'éclair.

Dans l'intervalle de quatre heures, le ciel avait déjà accompli une partie de sa révolution diurne, les constellations se succédaient l'une à l'autre dans une admirable harmonie, mais les pensées du jeune homme ne s'arrêtent à aucune image gracieuse. Son cœur avait de rapides pulsations

et des débordements de haine qu'il ne pouvait maîtriser. Sa parole, autrefois si caressante pour l'animal qu'il montait, était devenue saccadée et brusque, et celui-ci, comprenant la passion de son maître, faisait d'incroyables efforts pour satisfaire une impatience qu'il n'était donné à nul pouvoir ici-bas de contenir.

## II

Aussi fraîche que la rosée du matin, aussi pure qu'un sourire de vierge, aussi douce qu'un premier rêve d'amour, la jeune Nehdy se tenait, rêveuse et nonchalante, au bord du sentier qui conduisait au puits de la bourgade, et son cœur palpitait souvent de joie au récit que lui faisait le jeune homme, détaché le premier de la troupe qui s'en revenait à l'oasis, de la périlleuse expédition à laquelle il avait assisté.

Le soleil n'avait pas encore paru à l'horizon, mais il colorait déjà d'une teinte de rose tous les lieux environnants.

Le front de la jeune fille resplendissait parfois d'une joie pure et enfantine, parfois une pensée amère semblait traverser les doux rêves dont elle se berçait et voilait son regard de tristesse et d'effroi. Debout près d'elle, l'intrépide cavalier, animé un instant par le souvenir des dangers qu'il avait courus, n'avait pas tardé à retrouvé au fond de son cœur un autre langage. Des paroles d'amour se pressaient rapides sur ses lèvres, et Nehdy écoutait avec ravissement les modulations de cette voix qui trouvait en elle un doux et rapide écho. Ils étaient prêts à mettre fin à cette entrevue intime, quand l'œil farouche du second cavalier plongea sur eux. Les deux hommes se fixèrent un instant avec une rage concentrée, et tout un passé de jalousie et de haine se peignit sur leur figure bouleversée. Dans le regard qu'ils échangeaient, il n'aurait pas été possible de voir sans frissonner l'immense désir de vengeance qui les animait tous deux, la soif du sang qui les dévorait. Tous les mauvais instincts du désert luttaient dans le sein de ces deux hommes, et la nature africaine se réveillait en eux implacable et sauvage, sans merci, sans pardon !

Les deux rivaux étaient compris sans se le dire ; un défi à mort avait été rapidement échangé entre eux.

Retirés au bord du désert, ils s'assirent sur le sable à la manière des Arabes ; là, ils tirèrent au sort à qui porterait le premier coup ; tout près l'un de l'autre, le regard tranquille, la figure impassible, chacun prit à sa ceinture le poignard recourbé et fixa de l'œil son adversaire. Celui que le sort avait favorisé appliqua le premier coup sur la cuisse nue de son rival et lui ouvrit les chairs jusqu'au genou. Le sang jaillit avec abondance de cette première blessure sans que la contraction d'aucun des muscles de la figure du patient eût révélé la moindre douleur, sans qu'aucune émotion eût trahi le moindre mouvement de faiblesse.

— Tahib, bien, fit-il avec indifférence, puis il rendit le coup à son rival qui le reçut avec la même impassibilité.

— Tahib, fut la réponse de celui-ci ; et une seconde blessure reçue et faite suivit bientôt cette courte exclamration arabe.

La brise qui traversait l'oasis, rafraîchie sous l'ombrage des palmiers, soufflait douce et vivifiante et se perdait dans le désert ; mais les deux adversaires, indifférents à cette harmonie matinale qui s'échappait de tous les lieux de la vallée, s'animaient de plus en plus à la vue du sang qui se répandait à leurs côtés.

Suivant avec une atroce et rigoureuse exactitude les lois de ce duel à mort, ils ne s'étaient encore fait aucune blessure dangereuse, et toutes celles qui se succédaient avec régularité à de courts intervalles étaient suivies de leur exclamations favorite et d'un ricanement infernal.

Rarement dans ces combats un des deux adversaires échappe à la mort. Victimes de leur naturel vindicatif, ils supportent la douleur avec une audace effrayante, avec un stoïcisme plus qu'humain. Ne s'écartant en aucune manière des lois qui régissent ces duels, aucun des combattant ne

cherche à trahir son rival par un coup imprévu. Comme ils se rendent haine pour haine, ils se rendent aussi blessure pour blessure, mais avec loyauté.

L'Arabe, qui atteint alors le plus haut degré du sublime dans l'horrible, conserve toujours, au milieu même de son effervescence, le caractère d'impossibilité qui le distingue et qui fait de lui un être à part. Dominé par un sentiment qu'il ne peut maîtriser et qui seule parle en lui dans ces moments de lutte, il est indifférent aux frémissements de sa chair labourée par le poignard ennemi ; la vue du sang de son rival semble rafraîchir le sien et lui donner la force nécessaire pour endurer ce long mystère !

Les deux adversaires s'étaient déjà fait de larges blessures. Epuisés par la perte de leur sang, fatigués de leurs courses de la veille, ils commençaient à se porter des coups plus faibles, mais plus dangereux. L'instinct de la vie se réveillant en eux, l'un ne trouvait la conservation de son existence que dans la mort instantanée de l'autre, mais il ne pouvait arriver au cœur de son ennemi qu'après une neuvième blessure qu'il aurait faite et reçue.

Le mot fatal qui marquait les coups dont ils faisaient échange avait déjà retenti neuf fois, lorsque l'image ravissante de Nehdy, parée de ses 16 ans, de sa fraîcheur, de toute sa candeur virginal, s'offrit à l'imagination de son amant ; la force qui l'avait abandonné un instant lui revint alors tout entière, il dirigea son arme droit au cœur de son rival, mais la mort ne fut pas assez prompte chez ce dernier pour qu'il n'eût pas le temps d'en tirer vengeance.

Les cavaliers, en retournant sous leurs tentes, eurent à ramasser deux cadavres aux limites du désert.

Nul ne connaît la cause de ce duel, Nehdy seule coupa ses longues tresses et pleura longtemps sur le corps de son amant.

FERNAND SALOMON.

Montréal, juin 1881.

## À NOS ABONNÉS

Notre agent, M. Aymong, visite en ce moment Québec et les paroisses sur le chemin de fer Q.M.O & O., entre Montréal et Québec, dans le but de recueillir des souscriptions et de percevoir ce qui est dû à l'administration du journal pour abonnement. Nous espérons que les nombreux amis que nous comptons déjà dans les endroits que visitera M. Aymong, voudront bien lui donner tous les renseignements qui pourraient faciliter sa tâche et rendre la propagande du journal efficace. Nous comptons aussi que ceux qui nous doivent s'empresseront de régler avec lui sur présentation de leur compte, afin de lui épargner des courses et des dépenses inutiles.

L'annonce dans notre journal d'une nouvelle machine pour semer toutes sortes de grains est un sujet qui intéresse tous les cultivateurs. Le prix courant jusqu'ici a été de \$70 à \$100 chaque machine. Le bas prix et la garantie qu'il est égal à toute autre machine est une suffisante recommandation.

UNE CONSIDÉRATION. — Lorsque la maison Dupuis Frères s'ouvrit sur la rue Ste-Catherine, quartier est de la ville, presque personne dans le commerce de marchandise sèches du moins, ne faisait d'annonces. Voyant cette maison prospérer avec un système d'annonces sages et véridiques, toutes les autres limitèrent bientôt et aujourd'hui presque tous les marchands annoncent assez largement.

Rien de plus facile à faire. La question est de savoir si tous sont en état de répondre aux énoncés de leurs annonces.

Dans tous les cas on ferait bien de se méfier des hableurs.

Quant à nous, nous ne craignons pas d'inviter les dames à venir voir nos étoffes à robes nouvelles, nos soies noires, nos demi-parapluies (en-tout-cas) et nos para-ols doublés et garnis en dentelle.

Le tout, nous ne croyons pas non plus de l'affirmer, à 25 par cent de moins qu'ailleurs.

Nous venons de recevoir par le steamer le Parisien, plusieurs caisses d'autres marchandises européennes. Dupuis Frères, 605, rue Sainte-Catherine, coin de la rue Amherst, Montréal.